

sur l'usage et les contextes avec leur traduction. À ces notes s'ajoutent des commentaires concernant des problèmes de critique textuelle, de phonétique, de morphologie et de syntaxe ainsi que des parallèles littéraires. Le corpus de textes est fondé sur l'édition de S.A. Stephens et J.J. Winkler, *Ancient Greek Novels: the Fragments: Introduction, Text, Translation, and Commentary*, Princeton, 1995. Viennent s'y ajouter des fragments identifiés avec plus ou moins de certitude comme « romans grecs » : *P. Oxy.* 4760, 4761, 4762, 4811, 4945, 5262, 5263, 5264, 5354, 5355, 5356 ainsi que *P. Mich. inv.* 3402v (MP³ 2622.11), publié par J. Alvares et T. Renner, *A New Fragment of the Metiochos and Parthenope Romance?*, dans I. Andorlini *et al.* (Eds), *Atti del XXII Congresso Internazionale di Papirologia (Firenze 23-29 agosto 1998)*, I, Florence, 1998, p. 35-40, pl. I. L'édition plus récente de M.P. López Martínez, *Fragmentos papiáceos de novela griega*, Alicante, 1998, la seule qui soit dotée d'un appareil critique positif, a été comparée avec celle de Stephens-Winkler en vue d'identifier les différences textuelles. Les références renvoient à ces deux ouvrages. D'autres éditions, antérieures ou postérieures, ont été comparées au texte de López Martínez (1998). Dans certains cas, l'auteur a procédé à un examen autoptique de certaines pièces, à Oxford, ou d'après des photos disponibles en ligne ou dans des bases de données. La présentation formelle du lexique correspond à l'organisation hiérarchique des articles du *DGE* et respecte les conventions ainsi que les abréviations en usage dans ce dictionnaire. Les commentaires qui accompagnent les lemmes sont d'un grand intérêt pour la critique textuelle, le contexte du papyrus et l'analyse des interprétations des termes par comparaison avec l'usage dans les romans conservés ou chez les auteurs contemporains. Le lexique proprement dit est complété par une annexe intitulée *Notabilia Lexicográfica*. On y trouve un commentaire des *hapax eiremena* (mots attestés seulement dans les fragments papyrologiques de romans et inconnus dans les sources littéraires et documentaires connues) et des mots rares (attestés seulement dans les papyrus de romans et absents des romans existants) ainsi qu'une liste complète des anthroponymes (dont une grande partie sont des *hapax legomena*), des théonymes, des toponymes et ethnonymes. Il est ainsi possible d'analyser le statut social des personnages grâce à une classification typologique des fragments papyrologiques de romans grecs. Le volume est complété par une importante bibliographie. Il va sans dire qu'il s'agit d'un outil lexicographique très utile, en particulier pour l'étude du vocabulaire grec des époques hellénistique et romaine.

Bruno ROCHETTE

Olivia C. COCKBURN, *Los verbos latinos en -izare (-issare, -idiare). Adaptación, uso y desarrollo del morfema griego -ίζειν en el latín antiguo*. Madrid, Ediciones Clásicas, 2021. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 236 p. (BIBLIOTHECA LINGVAE LATINAE, 8). Prix : 15 €. ISBN 978-84-7882-870-8.

À la faveur des contacts entre le grec et le latin, le morphème verbal grec *-ίζειν*, très productif en grec (« faire comme quelqu'un » et « parler comme quelqu'un »), déjà bien présent chez Homère, a donné naissance, adapté en latin, à une série de verbes de la première conjugaison en *-issare* (en latin archaïque), puis en *-izare* (depuis le 1^{er} s. av. J.-C.), enfin en *-idiare* (à partir du II^e s. ap. J.-C.). La forme *-issare*, qui relève du dorien, a été normalisée en *-izare* avec l'introduction du graphème, tandis que

–*idiare* émane de la prononciation populaire. L'importance du phénomène est illustrée par la liste de tels verbes établie par A. Funck (1887). Ce suffixe verbal est entré en latin par différents canaux : la langue populaire des locuteurs bilingues de l'époque archaïque, la traduction des textes bibliques et les traités techniques de l'époque tardive. Cette suffixation a eu des prolongements dans les langues romanes (esp. –*ear*, –*izar*, fr. –*oyer*, –*iser*, it. –*eggiare*, –*izzare*, etc.) et germaniques (all. –*isieren*). Dans le prologue, B. García-Hernández plaide pour une inclusion adéquate des verbes latins en –*idiare*/–*izare* dans les dictionnaires étymologiques de l'espagnol. Le but de cette étude, issue d'une thèse de doctorat (Madrid, 2012), est d'inventorier les verbes latins en –*izare* (–*issare*, –*idiare*) qui apparaissent dans la langue latine entre le III^e s. av. et le VI^e ap. J.-C., en tenant compte du type de textes où ils sont employés. Un ensemble de cent dix-neuf verbes est identifié. C'est finalement assez peu, si l'on compare aux langues romanes. L'analyse porte sur le processus d'adaptation phonétique, graphique et morphologique ainsi que sur la relation entre les verbes en –*izare* et les formations qui utilisent d'autres suffixes, comme –*ficare*. L'approche est celle de la sémantique structurelle d'E. Coseriu, qui identifie des structures paradigmatiques selon le champ lexical et la classe lexicale. Il distingue les structures paradigmatiques primaires et secondaires, ces dernières se répartissant en trois groupes : structures secondaires de modification, de composition et de développement. Une introduction théorique et méthodologique comporte une très brève (et peu utile) présentation des rapports entre le grec et le latin, des remarques sur le suffixe –*izare* (–*issare*) chez les grammairiens latins, un état de la question et un développement méthodologique faisant état de quatre orientations théoriques : Mignot (1969), Coseriu (1977), García-Hernández (1980) et López-Moreda (1987). Il est curieux de ne pas trouver trace de l'ouvrage de James Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, 2003, qui donne une définition (p. 18-29) de l'« emprunt » en le distinguant du « code-switching » et de l'« interférence ». L'emprunt est bien un phénomène qui relève du bilinguisme dans la mesure où le transfert initial ou la création du mot sont opérés par des locuteurs qui connaissent la langue source et la langue cible. Toutefois, une fois que le vocable est intégré au vocabulaire de la langue cible, il ne relève plus du phénomène de contact, car l'utilisateur du mot peut ne pas connaître la langue source, ni même être conscient de l'origine étrangère du mot. L'introduction aurait gagné en valeur en développant la théorie de l'emprunt/calque, de la néologie et de l'hybridation. On peut voir l'étude d'Elisabetta Magni, *Suffix Borrowing and Conflict Through Latin-Greek Hybrid Formations*, *Pallas*, 103 (*Études de linguistique latine* II), 2017, p. 283-291 à propos du suffixe –*inus* et, surtout, celle de Michèle Fruyt, *L'emprunt suffixal du latin au grec*, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 82, 1987, p. 227-255. Tandis que, du point de vue diachronique, l'historien de la langue établit qu'un mot est passé d'une langue à l'autre, l'approche synchronique met l'accent sur le sentiment du locuteur et sur la conscience qu'il a ou non de l'origine étrangère d'un mot. Le processus comporte, à une extrémité, le *xénisme*, vocable perçu comme étranger dans la langue emprunteuse et désignant des réalités étrangères, et, à l'autre bout, le *mot complètement intégré*, dont l'origine étrangère n'est plus ressentie. C'est sans doute le cas de *comissari* « faire bombance », qui a donné lieu à une série importante de dérivés. Entre les deux, se trouve le *pérégrinisme*, mot toujours perçu comme étranger, mais désignant des réalités familières à la langue cible. – L'étude est envisagée selon un schéma diachronique

classique. Cinq chapitres suivent la périodisation traditionnelle du latin : période archaïque, époque classique, Haut-Empire, Bas-Empire et latin tardif. Au sein de chaque entité, les verbes sont étudiés individuellement dans l'ordre alphabétique. Le latin archaïque fournit vingt-trois verbes en *-issare* (*-izare*), quinze emprunts grecs, quatre créations latines à partir de bases grecques et quatre à partir de bases latines. La majorité des créations nouvelles apparaît chez Plaute, où elles sont motivées et constituent presque toutes des « hapax ». Le suffixe *-ίζειν*, qui est ressenti comme fondamentalement grec, apparaît dans des verbes imitatifs « agir comme » (*graecissare* « imiter les Grecs », « parler grec ») et dans des verbes instrumentaux « activer, utiliser » (*cymbalissare* « frapper les cymbales »). Il est difficile de dire si ces verbes sont des emprunts au grec ou des créations latines à partir de bases grecques, car le bilinguisme est prégnant à cette époque. En réalité, chez Plaute, ces verbes apparaissent dans la bouche d'esclaves et sont donc probablement des xénismes, dans la mesure où ils sont perçus comme grecs et caricaturent la langue grecque. La question du rôle sociologique du grec chez Plaute est mal posée : on renverra à l'étude de G.P. Shipp, *Greek in Plautus*, *WS* 66 (1953), p. 105-112. On trouve des créations plaisantes comme le fréquentatif *siciliciss(it)are* (« imiter les Siciliens, avoir l'accent sicilien »), *atticissare* (« être attique ») et *patricissare* (« se comporter comme son père »), hybride forgé sur une base latine (*pater*). Titinius créera l'hybride *exuibrissare* « faire vibrer sa voix en chantant, moduler ». Les verbes en *-izare*, graphie qui tend à s'imposer, sont rares dans le latin classique. Le suffixe, qui conserve une forte coloration grecque, est caractéristique de la langue populaire. Les auteurs de cette période évitent en général les éléments grecs. Les verbes concernent des domaines techniques où la culture grecque prédomine : la musique (*citharizare* « jouer de la cithare »), l'architecture (*trullissare* « enduire, crépir avec une *trulla* ») et la rhétorique (*rhetorissare* « déclamer »). On peut y ajouter la médecine avec *gargarissare* « se gargariser ». Seuls quinze verbes apparaissent dans le latin du Haut-Empire : dix emprunts grecs et cinq créations (une à partir d'une base grecque et quatre à partir d'une base latine). Chez Pline et Suétone, on trouve des emprunts grecs avec le suffixe *-izare*, tandis que ceux qui apparaissent chez Pétrone présentent, comme chez Plaute, les variantes *-idiare* et *-issare*. La forme savante *-izare* apparaît dans un contexte littéraire, tandis que *-idiare* se limite à la langue populaire et reflète une prononciation différente de <z> chez les esclaves grecs. La variante archaïque en *-issare* est rare : deux cas chez Pétrone, dont un dans un passage corrompu : *exopinissare* « penser » (?) (62, 14) et *excatarissare* (67, 10), au sens obscur. Un autre verbe curieux est *lachanizare* « être languissant », sur lequel Auguste, d'après Suétone (*Aug.*, 87, 1-2), aurait forgé *betizare* « être mou ». Il s'agit probablement de « grec des Romains », dans la mesure où le verbe n'apparaît pas en grec, sauf à la voix moyenne et dans le grec tardif et byzantin « recueillir des herbes » (lexique de Photios ; Souda) et « se nourrir d'herbes » (*Hippiatrica*). Suétone témoigne de la productivité de ces verbes en dehors de la langue littéraire et, en même temps, de leur stigmatisation en tant qu'usages populaires. Dans le latin du Bas-Empire, on dénombre trente-quatre verbes en *-izare* dans les premiers textes chrétiens écrits en latin. Il s'agit pour la plupart d'emprunts grecs qui désignent des rites ou des activités fondamentales du christianisme (*exorcizare* « exorciser, chasser les démons », *euangelizare* « prêcher l'Évangile ») ou qui ont pris des significations nouvelles spécifiques à l'intérieur du latin (*baptizare* « baptiser »). Un seul verbe est formé sur une base latine *praeconizare*

« proclamer ». Cinq emprunts grecs sont modifiés par l'ajout d'une préfixe latin *prae-*, *re-*, etc. Le chapitre 6, consacré au latin tardif, est divisé en deux parties : les textes chrétiens et les traités techniques. Dans le latin chrétien et technique, les valeurs sémantiques de ces verbes sont variées. Dans la langue des auteurs chrétiens, on dénombre vingt verbes nouveaux en *-izare*. La plupart sont des emprunts directs au grec (*syllogizare* « faire un syllogisme », *tyrannizare* « se comporter comme un tyran »), tandis que quatre sont des créations à l'intérieur de la langue latine (trois à partir de bases grecques et un à partir de bases latines) : *tibizare* « jouer de la flûte », *martyrizare* « souffrir le martyre », *epicurizare* « suivre la doctrine d'Épicure ». Le phénomène de l'ajout d'un préfixe s'amplifie (*supersylogizare* « abuser de l'explication par le syllogisme »). Les traités techniques présentent vingt-cinq verbes en *-izare* (*-idiare*), dont seize sont des emprunts au grec, deux des créations latines à partir de bases grecques et sept à partir de bases latines. L'usage du suffixe est à présent consolidé. Souvent motivées, ces formations sont productives à l'intérieur de leur domaine sémantique. L'étude est complétée par un inventaire ainsi qu'une liste de synonymes et de verbes de la même famille lexicale. – Les défauts de ce travail sont assez nombreux. Les soubassements théoriques sont assez faibles, les analyses peu originales, la bibliographie mal maîtrisée et incomplète – on regrettera l'absence du dictionnaire de G.A.E. Saalfeld, *Tensaurus Italograecus*, Vienne, 1884 [Hildesheim, 1964] –, des redites apparaissent dans l'exposé, des index font défaut, des erreurs matérielles déparent le texte (p. 95 on corrigera « Capítulo 3 » en « Capítulo 4 »), des références sont erronées ou peu précises. À propos de *opicizare* (p. 180-181), l'analyse de la Scholie à Juvénal 3, 207 (p. 43, 17-20 Wessner : *opizin* (*opi<ci>zin*, i. e. *ὀπιλάζειν* [*ὀπιλάζω* signifie « presser (un fruit) »] *Gr<a>eci dicunt de his, qui inperite locuntur, alii opicos dicunt eos, qui foedam uocem habent*) est superficielle. Il faut citer l'article de M. Dubuisson, « Les *Opici* : Osques, Occidentaux ou Barbares ? », *Latomus* 42 (1983), p. 522-545. Tout aussi superficielle est l'analyse de *barbarizare* (p. 152-153). En conclusion, même si l'apport de cette contribution est assez limité compte tenu des travaux déjà existants, nous disposons à présent d'une étude systématique de ces verbes très spécifiques, qui montrent comment le latin a joué le rôle de courroie de transmission entre le grec et les langues romanes (et même germaniques).

Bruno ROCHETTE

Danièle CONSO, Forma. *Étude sémantique et étymologique, volume II*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021. 1 vol. broché, 16 x 22 cm, 864 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 39 €. ISBN 978-2-84867-859-7.

Danièle Conso a soutenu en octobre 1990 devant l'Université de Paris IV Sorbonne une thèse de Doctorat d'État « Forma, *étude sémantique* » préparée sous la direction de Claude Moussy. Elle a entrepris la publication d'une version abrégée et mise à jour qui s'est concrétisée par la parution du premier volume de « Forma, *étude sémantique et étymologique* » (Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015), dont nous avons rendu compte ici même (*AC* 85 [2016], p. 378-380). Après une présentation des problèmes étymologiques et phonétiques sont étudiés les emplois de *forma* pour une qualité concrète des êtres animés (« traits distinctifs », « physique », « aspect